l'iconographie) et l'on peut se demander s'il n'existait pas une civilisation du barbare ; nous croyons en avoir trouvé des traces, et le lecteur de cette thèse pourra s'en faire lui-même une idée en se rapportant à l'*index rerum* fort détaillé que l'auteur a placé en fin de volume, après la bibliographie sélective, où l'on trouvera l'essentiel de la bibliographie du sujet (pour les problèmes de détail, on se référera à l'abondante bibliographie citée en notes) et après l'*index nominum*. On attend donc avec impatience qu'après la notion de barbarie, l'attention de l'auteur se porte sur le personnage moins abstrait du Barbare, qu'envisagera sans doute la publication promise des monuments figurés.

P. Arnaud.

Eugenio Manni, *Geografia fisica e politica della Sicilia antica* : Roma, Giorgio Bretschneider, 1981, 1 vol. 17 × 24 centimètres, 332 pages, 1 carte. (*Testimonia Siciliae Antiquae*, I, 1, Supplementi a *Kokalos* -4). 90.000 lires.

Ce volume est le premier d'une série de quatre volumes qui constitueront un véritable « dictionnaire » des sites antiques, identifiables ou non, de la Sicile. Eugenio Manni, dans cette *Geografia fisica e politica della Sicilia antica* a pris en examen, avec acuité et rigueur, tous les témoignages antiques qui portent mention de sites, routes, fleuves, populations, etc. de la Sicile antique. Il a pris en examen aussi bien ce que l'on peut appeler les « grands » auteurs que ceux dits « mineurs » ou les fragments anonymes. On trouve la liste des auteurs utilisés aux pages 7 à 9 et un appendice très précieux réunit ces textes (p. 251-318). L'auteur a aussi pris en compte les informations fournies par les inscriptions et les monnaies. La documentation a été classée en fonction de thèmes qui correspondent aux chapitres de l'ouvrage : nom de l'île, mers, côtes, îles mineures, orographie, hydrographie des terres de l'intérieur, populations, centres habités et voies de communications.

Les résultats de cette enquête considérable et minutieuse sont parfois surprenants ; on découvre des noms de sites inconnus et quelquefois difficiles à localiser ; par exemple, *Appoline*, *Hereo*, *Mesopotamium*... On apprend l'existence d'une seconde route d'époque romaine de Palerme à Agrigente qui passait par Corleone et non par Aragona, Castronovo, et dès le IIIe siècle avant J.-C. Quiconque veut travailler sur la Sicile antique doit tenir compte de ce splendide instrument de travail.

Mireille Cébeillac-Gervasoni.

Histoire des religions.

Politica e religione nel primo scontro tra Roma e l'Oriente, a cura di Marta Sordi, Contributi dell'Istituto di storia antica, vol. VIII : Vita e pensiero (Pubblicazioni della Università Cattolica del Sacro Cuore) : Milan, 1982, IX et 203 pages, 1 carte.

C'est un recueil d'articles groupés en trois sections, dont le point de départ est, semble-t-il, l'énigme que pose au chercheur la découverte ré-

cente, à Lavinium, d'une fosse où étaient enterrées une cinquantaine de statues, signe probable d'une brusque interruption des cultes lavinates au début du IIe siècle avant J.-C. Les auteurs de ces articles y voient le résultat des conflits idéologiques, politiques et religieux nés de la rencontre entre Rome et l'Asie, à l'occasion de la guerre contre Antiochus de Syrie.

Dans la première partie de cet ouvrage, *Mariassunta Porqueddu Salvioli* découvre un élément de propagande anti-romaine dans le fragment d'Antisthène (identifié comme étant A. de Rhodes), où est rapportée une prophétie annonçant la défaite de Rome par un roi venu d'Asie, défaite voulue par Athéna. Cette Athéna vengeresse suscitée par la propagande des Étoliens et des Rhodiens serait l'A. Itonia de Coronée (*Cinzia Bearzot*) et la prophétie d'Antisthène serait l'adaptation, au contexte politique de 190 avant J.-C., c'est-à-dire à la guerre contre Antiochus, d'un ancien oracle judaïque, repris périodiquement, et en particulier à l'occasion des guerres menées par Rome en Orient (*Gabriella Amiotti*).

Il s'agit, dans la seconde partie, de chercher si le culte d'Athéna n'a pas été brutalement interrompu à Lavinium par précaution, ou représailles, à l'égard d'un courant de pensée hostile à Rome. La grande statue de Minerve étudiée par F. Castagnoli, est comparable à la *Potnia* mycénienne, qu'on trouve un peu partout dans le monde grec (qu'elle soit présente à Lavinium étaye l'hypothèse de rapports entre le monde mycénien et le monde gréco-italique, Cumes servant d'intermédiaire (*Celestina Milani*). Il existe des analogies entre Athéna Itonia, A. Tritonia et A. Iliaca : elles sont toutes trois des Palladions et l'Athéna de Lavinium appartient à ce type. Puisque Rome prétendait posséder le véritable Palladion d'Ilion, l'Athéna de Lavinium se rattache à une tradition concurrente et représente peut-être cette Athéna hostile aux Romains dont fait état la prophétie d'Antisthène et dont se recommandent Antiochus et les Étoliens vers 190 (*Cinzia Bearzot*), d'où la désaffection à l'égard des cultes lavinates : elle a été introduite à Lavinium non par Énée, héros national romain, mais par Ulysse, dont le fils Latinus serait le destinataire du tumulus couramment désigné comme heröon d'Énée, à une époque où Rome, contrôlant par ailleurs le Latium dans son ensemble, est en conflit avec Lavinium (début du Ve siècle). Ce seraient les Romains qui, intégrant Lavinium à la Ligue Latine au début du Ve siècle, réformant les Féries Latines en 344 après la soumission définitive du Latium, auraient chassé Ulysse de Lavinium et lui auraient substitué Énée, sans toutefois déplacer le culte d'Athéna à Rome ni l'interrompre encore. On n'aurait cessé d'honorer l'Athéna lavinate, jugée décidément irréductible, qu'en 190 (*Marta Sordi*). *Cornelia Cogrossi* complète ce tableau en étudiant la fréquente association d'Athéna avec un héros, en Italie comme en Grèce, et le parallélisme entre la légende d'Ulysse et celle d'Énée d'une part, entre la légende d'Énée et celle de Latinus d'autre part, qui aurait facilité la substitution d'Énée à Ulysse.

La troisième partie s'oriente autour du rôle que joue Athéna Iliaca dans le conflit qui oppose l'Orient à l'Occident gréco-romain ; à cette Athéna Iliaca, qu'il honore à plusieurs reprises au cours de sa campagne d'Asie (*Attilio Mastrocinque*), Scipion l'Africain fait l'hommage indirect et allusif

de sept statues destinées à orner le *fornix* qu'il fait ériger sur le Capitole (7 étant le nombre symbolique d'Athéna ; *Ida Calabi Limentani*). En effet, qui veut franchir la frontière entre l'Orient et l'Occident doit se mettre sous sa protection, comme le font, après Xerxès et Alexandre le Grand, Antiochus III, Livius Salinator et les Scipions. Ces derniers représentent, on le sait, un courant philhellène, auquel s'oppose en particulier Manlius Vulso, dans sa campagne contre les Galates, qui, lui, se recommande de la phrygienne Cybèle, introduite depuis peu à Rome comme déesse nationale (*Marta Sordi*). *Valerio Manfredi* étudie, d'après l'itinéraire de Manlius Vulso, cette frontière symbolique définie par le Taurus et l'Halys. *Giuseppe Zecchini* fait revivre les luttes politiques et religieuses où s'affrontent le clan des Scipions et le clan de Caton et justifie par l'hostilité des premiers l'accusation, portée contre Manlius Vulso, d'avoir démoralisé l'armée d'Asie et introduit à Rome le germe fatal de la *luxuria*. *Aldo Luisi* voit, dans la répression des Bacchanales en 186 et dans la loi Maenia, qu'il date de la même année, un épisode de ces luttes tandis qu'*Alberto Grilli* explique le rejet des livres pythagoriciens de Numa en 191 par un courant de pensée hostile à l'hellénisme et aux Scipions.

L'idée directrice de l'ouvrage est ingénieuse : c'est un grand mérite que de proposer l'explication d'un fait archéologique énigmatique, d'intégrer l'histoire de Lavinium à la vie politique et religieuse du monde antique. Nul doute qu'une telle démarche ne soit pleinement justifiée et qu'il ne faille désormais se référer à ces travaux. Mais chaque auteur jugeant suffisamment démontrées les conclusions de l'étude sur laquelle se fonde sa propre construction, alors même qu'il ne s'agit, M. Sordi le reconnaît, que d' « ipotesi di lavoro, suscettibili di modifiche e di smentite », l'édifice dans son ensemble paraît un peu fragile.

Nous ne croyons pas qu'Ulysse ait été honoré dans le tumulus dit « d'Énée », les témoignages sur ce monument ne le mentionnant jamais (nous renvoyons aux arguments exposés dans nos « *Cultes « héroïques » romains*, Paris, 1980, p. 86-116). Nous ne pensons pas davantage que Rome ait fait entrer Lavinium dans la Ligue Latine au v^e^ siècle, parce que la lecture des Anciens suggère qu'elle en a toujours fait partie. L'allusion de Tite-Live (VIII, 11, 15) que M. Sordi interprète comme réforme romaine des Féries Latines nous paraît sans rapport avec la Ligue Latine : il n'est question que d'un *piaculum* destiné à la *procuratio* d'une pluie de pierres, cérémonie occasionnelle à laquelle sont conviés non pas tous les Latins, mais les *finitimi* de Rome, ceux qui, vraisemblablement, ont été aussi touchés par le prodige, en même temps que Rome : il n'est dit nulle part que ce *piaculum* soit célébré annuellement. Surtout nous ne voyons pas comment concilier la reconnaissance officielle de Lavinium comme métropole de Rome, et la prudence bien connue des Romains à l'égard des dieux, qu'ils soient nationaux ou étrangers, avec l'abolition délibérée d'un culte ancien et vénéré, aux portes de Rome. Comment le Sénat aurait-il pu se résoudre, cédant aux pressions d'une faction qui ne représentait même pas une majorité stable en son sein, à anéantir le culte d'une divinité qui ne menaçait Rome que de loin et indirectement, dans l'extension de son empire? Sans une ré-

ponse convaincante à cette question, nous ne nous rallierons pas aux développements qui concernent Lavinium, tout en reconnaissant l'intérêt des recherches ici présentées et le grand nombre de résultats positifs auxquels elles aboutissent.

Bernadette Liou-Gille.

Bruce MacBain, *Prodigy and Expiation : a study in religion and politics in Republican Rome* (coll. *Latomus*, volume 177) : Bruxelles, 1982, 140 pages.

Cet excellent petit livre est loin d'être le premier à traiter des prodiges à Rome, et la bibliographie sélective placée à la fin du volume l'attesterait à elle seule. Pourtant, il tente une approche neuve, encore que partielle, de la question en émettant au départ l'hypothèse selon laquelle l'un des buts poursuivis par le Sénat en accueillant la nouvelle d'un prodige et en ordonnant son expiation était d'établir une communication avec les villes italiennes, de leur délivrer, en quelque sorte, un message : « Throughout most of the Republican period, at any rate, many of the prodigies can be seen to operate a kind of signalling system whereby the Roman Senate, by accepting as *prodigia publica* those prodigies which were reported from the non Roman towns of Italy, could aknowledge the anxieties and identify with religious sensibilities of Italians, particularly at times of severe stress upon the whole fabric of the confederacy ».

La recherche tout entière s'applique avec succès à démontrer ce point de vue. L'auteur soumet d'abord les listes de prodiges à une critique impitoyable pour déterminer le degré de confiance (assez élevé) qu'il convient de leur accorder. Il examine ensuite les raisons pour lesquelles des prodiges survenus en territoire pérégrin sont reconnus par le Sénat comme *prodigia publica*. C'est en particulier, parce que celui-ci, par l'expiation qu'il en ordonne, peut faire passer un message aux cités qui sont l'objet de cette décision. Le cas est particulièrement net pour l'Etrurie, qui fait l'objet de la moitié de l'étude à elle seule (p. 43 à 79 sur 74 pages de texte suivi). Le problème des haruspices à Rome est examiné de très près, et avec pertinence. Pour l'auteur, ceux-ci ont disparu de la Ville entre 509 et 280/278, date à laquelle, après la double défaite de Vulci et de Volsinies, on assiste à leur retour progressif. Ils appartenaient en effet aux milieux aristocratiques qui s'appuyaient sur Rome et qui soutenaient en retour sa politique. Tout n'allait pas toujours parfaitement bien dans cette collaboration, et l'on décèle parfois des aspects de la politique romaine hostiles aux haruspices. Le point crucial est celui des rapports existant entre ceux-ci, les Pontifes et surtout les *Decemviri sacris faciundis*. Ils sont longuement analysés par l'auteur et sont souvent — mais pas toujours — décrits comme satisfaisants.

Il semble que les *principes* étrusques — et donc les haruspices — aient joué un rôle de protection à l'égard de Rome contre les dangers venus du Nord (Gaulois, Carthaginois notamment). Aussi leur influence est-elle grande chaque fois que ce danger menace, de même (quand il a disparu) lorsque

menace le danger de réforme agraire. Ici, M. MacBain ne fait que confirmer ce qu'on savait déjà de l'opposition des haruspices à la politique des Gracques, et du caractère « strongly haruspicinal » de la pseudo-prophétie de Vegoia. L'accroissement sensible du nombre des prodiges dont on leur confie l'expiation entre 130 environ et la guerre sociale sera une reconnaissance de ce rôle politico-religieux.

Si l'on considère que ce livre contient en outre cinq appendices fort précieux (Index des prodiges ; prodiges répartis selon leur statut juridique ; répartition par région ; variétés d'activité des haruspices ; expiation des androgynes) on remerciera l'auteur pour cette belle contribution qui, sous un faible volume, offre une telle documentation et une telle matière à la réflexion.

Alain Hus.

La mort, les morts dans les sociétés anciennes, sous la direction de G. Gnoli et J.-P. Vernant : Londres-Paris, Cambridge University Press et Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1982, 505 pages in-8°, nombreuses illustrations.

Ce livre collectif est le résultat d'un colloque qui a réuni les chercheurs du Centre de recherches comparées sur les sociétés anciennes de Paris et ceux de l'Institut oriental de Naples avec, pour objectif, de comparer les idéologies funéraires des mondes méditerranéens et asiatiques de l'Antiquité. Cela nous vaut trente et une contributions d'excellente qualité traitant de généralités et de méthodologie (un), de la Grèce (dix), des Scythes (un), de l'Italie (italique et italiote : sept), des Celtes (un), de l'Orient (cinq), de l'Égypte (deux), de l'Inde (trois), de l'Indonésie (un). L'immensité du champ exploré n'échappera à personne et il n'est évidemment pas question de rendre compte de chacune des contributions. Pour le lecteur de la *R. É. L.*, qui, certes, s'intéresse à la Grèce, y compris celle d'Italie, la déception est grande de ne voir aucun article se référer à Rome ni même à l'Étrurie qui ne méritaient pas ce mépris. Il se rattrapera sur les contributions concernant les périodes préromaines en Italie centrale et en Campanie, qui ont le mérite de traiter de sujets à la mode. Et puis, rappelons-le, il s'agissait d'un colloque, où chaque invité ne pouvait apporter que le résultat de ses travaux personnels. Malgré ces graves lacunes, le latiniste trouvera dans ce recueil ample matière à réflexion et à comparaison avec l'idéologie funéraire latine et romaine.

Alain Hus.

Marthe de Chambrun Ruspoli, *Le retour du phénix* (coll. « Confluents ») : Paris, Les Belles Lettres, 1982, 224 pages.

Poésie et vérité — surtout philologique et historique — ne font point forcément bon ménage, et l'on déroute plus d'un lecteur à vouloir trop mélanger les genres. Chacun a le droit d'avoir ses vues personnelles, surtout dans les matières les plus subjectives : mais peut-on traverser des religions

hétérogènes avec une assurance aussi tranquille, en posant des touches aussi rapides? L'analogie n'est point toujours bonne conseillère ; nous le savions au moins depuis Philon : à force de vouloir remonter d'Israël en Égypte, on risque de se prendre au mirage d'un allégorisme plus qu'alexandrin. Par son inspiration, ce petit essai suit — de loin — les cheminements d'un ésotérisme déjà vu. Il laissera perplexe tous ceux qui s'intéressent de quelque façon au mythe du phénix. On y rêve sur le Nil et autour, sans que la rêverie soit convaincante. La succession des monothéismes pose assurément de vrais problèmes, dont la solution ne saurait être aussi simple. Les parallèles textuels entre le *Livre des morts* et le *Nouveau Testament* ne peuvent témoigner que d'un commun dénominateur, anthropologique plus que théologique ; l'expérience ne serait pas plus concluante avec d'autres textes sacrés. Mais pour être juste, il faut en rester au plan de la rêverie ; et convenir que celle-ci, comme telle, demeure aussi floue dans son contenu que flottante dans son écriture. Elle aurait fort gagné à plus de rigueur en ces deux domaines, mais aussi à un ton moins apodictique.

Jacques Fontaine.

Archéologie.

N. Degrassi, *Lo Zeus stilita di Ugento* : Rome, G. Bretschneider, 1981, 180 pages, in-4°, 12 fig., 59 pl.

Après le rappel des circonstances de la découverte (1961), l'auteur fournit une description minutieuse de cette statue de bronze : état de conservation, dimensions, remarques générales, tête, corps, base rectangulaire ; une grappe de raisin en plomb doré a été trouvée en même temps.

La typologie impose l'identification avec Zeus Kataibates, bien qu'on ait parlé d'un Poséidon. Les caractéristiques formelles et stylistiques, le schéma de composition, le traitement anatomique, la coiffure, la comparaison avec des œuvres d'art, de Grèce et de Grande-Grèce orientent vers une date haute, autour de 530 avant J.-C. L'œuvre présente des traits propres à l'art tarentin : éclectisme, échos laconiens ; l'auteur doit être un artiste de Tarente invité à Uzentum.

Le dieu était dressé sur un chapiteau de type archaïque, orné de rosaces en relief, qu'il a été possible de reconstituer. L'artiste a été plus sensible à l'effet décoratif général qu'à l'exactitude géométrique des détails. Le module semble avoir été le pied attique et le décor a pu être complété par des appliques de métal. Le chapiteau est en pierre locale et a donc dû être sculpté sur place. Il s'insère parfaitement dans l'architecture grecque du Salento archaïque, liée à celle de Tarente. La coïncidence des mesures entre la hauteur de la statue (74 centimètres) et la largeur du chapiteau, l'analogie dans le décor des rosaces du bandeau de tête et de l'abaque du chapiteau confirment que les deux pièces étaient solidaires : on trouve, notamment sur les représentations vasculaires, d'autres exemples de statues stylites. Il a été ainsi possible de reconstituer un monument d'environ 8 pieds de haut, d'allure archaïque assez lourde, malgré la qualité artistique du dieu. Le monument était complété dans l'Antiquité par les attributs du Zeus (foudre à plusieurs